

DOSSIER DE PRESSE

FROID

TEXTE
LARS NORÉN

MISE EN SCÈNE
OLIVIER LÉPINE

PRÉSENTÉ PAR

LA BRUTE
QUI PLEURE

REVUE JEU - CRITIQUE

Au paroxysme de l'extase

PAR ALAIN-MARTIN RICHARD, 15 FÉVRIER 2017

La scène est aussi nue que l'esprit réduit des jeunes nationalistes « purs » qui viennent y tuer le temps. C'est ici que se forge une camaraderie virile entre alcool et violence latente. Arguments facétieux, eugénisme affirmé, identité raciale mise à mal toutefois par les impuretés malencontreuses qui se glissent dans cette caste aryenne : la fille a les yeux bruns, le jeune Ismaël est fils de musulman, mais bon, il y a au-delà des principes généraux une sorte de réalisme fataliste où la condition sociale vient compléter le tableau.

Les trois jeunes se réunissent dans une clairière pour fêter la fin des classes et leur nouvelle liberté. Au-delà des clichés sur la valeur absolue d'une race blanche et pure, il y a aussi une ressemblance qui vient du milieu social. Ils partagent en effet une même enfance dans des familles d'accueil, l'absence marquée d'un père ou d'une mère, la misère économique, bref un environnement misérable qui alimente un profond sentiment d'injustice. Cette misère qui est une exclusion du monde.

Tiré d'un fait divers de 1995, *Froid* nous emporte dans la violence quotidienne, celle qui rôde en chaque instant et ne demande qu'une conjoncture précise pour éclater. La tension, palpable dès le prologue, se gorge d'un milieu familial amputé et dysfonctionnel, de soulerie à la bière bon marché, de saucisses mauvaises, de menace à peine voilée, de sexe, et s'amplifie jusqu'à l'assassinat.

Olivier Lépine choisit le dépouillement de la scène et la puissance du texte comme outils d'ébranlement. Pièce coup de poing qu'incarnent avec puissance et complicité les quatre jeunes comédiens. Le drame annoncé d'entrée de jeu se déploie dans une mécanique implacable laissant le public abasourdi par une telle violence.

Une parole essentielle

Malgré les événements récents de la Grande mosquée de Québec, la nouvelle troupe La brute qui pleure a décidé de présenter quand même ce spectacle (contrairement à la Maison de la littérature qui dans le même contexte a annulé une discussion sur la diaspora arabe où devait parler Djemila Benhabib). Prise de parole essentielle, *Froid* en appelle à une réflexion collective sur les ravages de l'intolérance, du racisme, de la montée du fascisme et de l'extrême droite. Repli sur soi, eugénisme positif, prosélytisme religieux ou racial, cette pièce de Lars Norén de 2004 demeure d'une actualité criante. Un débat suivra d'ailleurs la représentation du jeudi 16 février, avec Webster comme modérateur.

L'approche réaliste, la confrontation des corps, les coups portés et retenus, le discours ambigu sur la liberté pour laquelle il faut être prêt à mourir, le désir de mort, autant de

signes clairs annonçant la tragédie. Dans ce jeu entre tension et détente, les quatre comédiens portent avec brio la marche inexorable de la haine, mêlée de dérision, jusqu'au passage à l'acte, terrifiant de véracité. Et c'est Karl, le jeune Coréen adopté par une famille suédoise, porté ici par un Olivier Arteau criant de retenue sous la menace sourde dans laquelle il est piégé, qui subira cette violence.

Remarquable finale où chacun prend la mesure de son acte. Ismaël (Dayne Simard veule et complaisant, jouant à fond le jeu du déni de soi pour être intégré à tout prix) terrassé par le désarroi, Keith (David Bouchard sur la ligne instable entre violence brute et parole de conviction) confirmant sa posture idéologique, et surtout Anders (rôle confié ici à une Ariane Bellavance-Fafard, troublante d'un érotisme empreint de sadisme) qui exprime l'extase que procure l'assassinat. Il faut aller voir *Froid*, un spectacle brutal dont on ne sort pas indemne, qui a le mérite de s'inscrire dans les dérives sociopolitiques de notre époque.

LE SOLEIL - CRITIQUE

Froid: de la parole aux actes

GENEVIÈVE BOUCHARD, 15 FÉVRIER 2017

(Québec) CRITIQUE / Même avant le 29 janvier, une pièce comme *Froid* aurait sans doute pu frapper fort. Mais après l'attentat qui a fauché six vies au Centre culturel islamique de Québec, elle semble, pour le public d'ici, encore mieux porter son titre : dans une mise en scène crue d'Olivier Lépine, la brutalité du texte de Lars Norén donne vraiment froid dans le dos.

Froid se déploie pourtant dans un contexte plutôt éloigné de celui qui a fait couler le sang à Sainte-Foy il y a quelques semaines. Loin d'une mosquée, c'est plutôt une clairière qui servira de théâtre à la violence d'un trio de jeunes paumés. Et si les musulmans sont souvent victimes d'attaques verbales (comme les juifs, les Noirs et les «importés» en général), c'est un jeune homme d'origine coréenne qui sera pris pour cible. N'empêche... avec les récents événements encore frais en mémoire, l'oeuvre ancrée dans la xénophobie et portée par la nouvelle compagnie La brute qui pleure résonne encore plus durement. Inspirée d'un fait divers survenu en Suède au milieu des années 90, la pièce de Lars Norén dépeint avec une effrayante précision un point de non-retour, alors qu'une accumulation de facteurs (pauvreté, ignorance, complexes, désœuvrement, intoxication, influence des pairs) pousse trois jeunes racistes (David Bouchard, Dayne Simard et Ariane Bellavance-Fafard) à passer de la parole aux actes.

Alors qu'ils célèbrent la fin de l'année scolaire en buvant bière par-dessus bière, les trois «nationalistes» prennent à partie un confrère de classe (Olivier Arteau-Gauthier) qui passait par là. D'origine coréenne, mais adopté tout jeune par des parents suédois aisés, il se dirige vers un copieux repas pendant que ses camarades de classe n'ont que de la bière

bon marché et des saucisses à hot-dog à se mettre sous la dent. Sans le savoir ni le vouloir, il les conforte dans le préjugé éculé que les «étrangers» volent ce qui est dû aux «pure laine» : des emplois, des bénéfices gouvernementaux, des opportunités... Les arguments fusent d'abord dans une forme de débat. Puis, la tension monte et le sang gicle dans un jeu du chat et de la souris aux effets anxiogènes.

Contagion

Ce qui frappe le plus dans le texte de Norén, c'est le projecteur qu'il braque sur la violence des mots et sur l'effet de contagion qu'ils peuvent engendrer. On sourit devant la grossièreté de certains propos négationnistes, comme quand Ismaël (Dayne Simard) clame l'impossibilité qu'il y ait eu six millions de victimes de l'Holocauste : «Comment y'auraient eu le temps? Y faut 10 minutes pour griller une saucisse», lance-t-il candidement.

On a beaucoup moins envie de rire lorsque fusent de la bouche de ceux qui en viendront bientôt aux poings des prises de position loin d'être étrangères à certaines opinions qu'on a pu entendre ou lire dans notre coin du monde. Sur la place accordée aux symboles religieux ou patriotiques, par exemple. Ou sur la crainte de politiques d'immigration trop accueillantes.

La progression dramatique est ici appuyée par un environnement sonore qui surligne de façon un peu superflue les points de tension... Surtout qu'à mesure que les esprits s'échauffent et que le ton monte, les dialogues ponctués de références suédoises peuvent devenir cacophoniques. À cause d'une simple question du volume des haut-parleurs, on est passé près d'en perdre des bouts à la première de mardi.

Sur une scène dépouillée, les quatre acteurs de *Froid* captivent par un jeu très physique. Mention spéciale à Olivier Arteau-Gauthier, qui se fait d'une part solidement bardasser, mais qui sait surtout camper une victime crédible et nuancée.

Froid est présentée à Premier Acte jusqu'au 4 mars.

LE DEVOIR - CRITIQUE

«Froid», la haine

SIMON LAMBERT, 20 FÉVRIER 2017

La pièce présentée à Premier Acte fait résonner les événements sordides du 29 janvier

Dans «Froid» de Lars Norén, trois adolescents, à la fin des classes, se rassemblent en une petite cellule de combat.

Rarement une pièce est-elle entrée si nettement en résonance avec l'actualité. L'attentat du Centre culturel islamique de Québec est encore récent; si récent qu'il est difficile de ne

pas avoir, pendant la représentation de *Froid*, un pied dans le théâtre et un autre à l'extérieur.

Le texte du Suédois Lars Norén s'articule autour d'une histoire de violence et de racisme. Trois adolescents, à la fin des classes, se rassemblent en une petite cellule de combat. Leur discours sur l'homogénéisation de la Suède pourrait être celui de n'importe quel groupe d'extrême droite québécois. Survient un de leurs collègues de classe, Coréen de naissance adopté en bas âge par deux Suédois. Le face-à-face sera brutal.

Ce texte vise-t-il à nous permettre de mieux comprendre une réalité indéniable, de mieux cerner ce phénomène si lié aux sociétés occidentales ? Si tel est le cas, il s'agit d'un échec, tant on peine à trouver même un début d'explication.

Il n'est pourtant pas exclu que, vu les récents événements et l'incompréhension qu'ils ont semée, on se retrouve dès le départ à adresser au spectacle des questions auxquelles il n'a pas réponse. *Froid* se limite plutôt à brosser un portrait de cette violence. La mise en scène d'Olivier Lépine privilégie ainsi un jeu physique ; les comédiens cherchent le contact, suivent les cris et la sueur. Le visage d'Olivier Artau, en parfaite victime, sera malmené et souillé, jusqu'à nous tirer un malaise.

Rien, évidemment, qui ait des airs de réponse. Entre victime et bourreaux, les répliques se multiplient, pourtant : pour ou contre un peuple homogène ? Pour ou contre le contrôle des frontières ? L'argumentation est là, et constitue même la principale brique du texte. Or les arguments — les mêmes que ceux qu'on entend déjà autour de nous, ici et là — s'enchaînent sans qu'on arrive à approcher la question qui nous triture le plus, qui est celle de l'origine réelle, par-delà les discours, de cette violence.

La charge

On se voit ainsi frustré, comme spectateur. On se retrouve, surtout, devant l'indigence du discours. David Bouchard en chef charismatique, Ariane Bellavance-Fafard en jeune excitée et Dayne Simard en fantoche hésitant incarnent des ados à la parole naissante, mais déjà déphasée ; ils discutent, mais ce ne sont que des mots. Là-dessus, la traduction québécoise, qui réduit la distance autant que possible entre le texte et le spectateur, participe avec son recours nourri aux sacres de cette même pauvreté.

Indigence du langage, pauvreté aussi de ce qu'on offre à ces jeunes comme avenir. De là, peut-être, un peu de leur besoin de se dessiner un ennemi, de s'éprouver par le corps, de combattre. Mais les questions demeurent entières.

Reste, au final, la charge. Cette violence qui traverse le spectacle, et à laquelle on assiste, un peu malgré nous. Pas de rebondissements, pas de surprise dramatique, on sait dans quoi on s'enfonce. La progression est lente et crédible, la haine se referme tranquillement

comme un piège. Et devant cette effusion haineuse qui échappe aux explications, la violence reste là, brute, comme une impasse.

RADIO DE RADIO-CANADA - CRITIQUE

<http://ici.radio-canada.ca/widgets/mediaconsole/medianet/7678721>

PATRCIA TADROS, 45 MIN 40 SECONDES

quelques citations :

« C'est une pièce nécessaire, c'est à voir, un texte brutal, mais important...»

« Texte très très fort, très bien joué par les comédiens »

« Une grande réussite »

TÉLÉ DE RADIO-CANADA - CRITIQUE

<http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1017374/theatre-froid-une-piece-a-glacer-le-sang>

VALÉRIE CLOUTIER, 16 FÉVRIER 2017

quelques citations :

« Les comédiens livrent une interprétation très solide, qui nous happe dans ce récit violent. »

« La pièce de Lars Norén est d'une redoutable efficacité pour décrire le gouffre, jusqu'ou peut mener la haine de l'autre. »

« On en ressort bouleversé. »

Brutale et essentielle

YVES LECLERC, 20 FÉVRIER 2017

Au-delà de la tuerie survenue à la Grande Mosquée de Québec, la pièce *Froid* tombe à point avec une plongée dans les abysses des idées d'extrême droite et du radicalisme. Une œuvre coup-de-poing, puissante, brutale et qui résonne fort.

Lorsque la jeune compagnie La Brute qui pleure a décidé d'attaquer et de monter ce texte de l'auteur suédois Lars Norén, pour sa première production, elle était loin de penser qu'il serait présenté dans un contexte d'attentat et de réflexion sur l'ouverture d'esprit face à l'autre.

À l'affiche jusqu'au 4 mars à Premier Acte, *Froid* raconte l'histoire de trois jeunes aux convictions néonazies et d'extrême droite, qui décident, à la fin de l'année scolaire, de confronter une connaissance aux origines coréennes, adoptée par une famille suédoise à l'âge de deux ans.

Une rencontre qui ira beaucoup plus loin que la simple altercation et qui se produit dans une clairière en Suède.

On n'a pas vu souvent, au cours des dernières années à Québec, une pièce avec autant de violence.

De la violence verbale, psychologique, physique et parfois à la limite du supportable. «Les musulmans ne sont pas des humains. Tu ne corresponds pas à notre pays. On veut une race homogène. Vous prenez toutes les jobs. Tu peux retourner dans ton pays», lancent Keith et Anders, avec l'approbation de leur ami Ismaël.

Tension et violence

L'altercation commence par des échanges de parole et d'idées sur un ton ferme et même amical, jusqu'à ce que la tension monte et que la violence physique s'installe.

Le quatuor de comédiens, Ariane Bellavance-Fafard, David Bouchard et Dayne Simard et Olivier Arteau, joue avec aplomb et véracité. Ils se glissent avec justesse dans la peau de ces jeunes nationalistes et de Karl, la victime (Olivier Arteau). Ils se poussent, se bousculent et le jeu est très physique.

La pièce est lancée avec force, avec des prises de position québécoises «racistes» récoltées sur la toile. La tension est présente et ne diminue jamais.

Froid n'est pas une pièce moralisatrice. Elle présente froidement les faits à partir d'une situation inspirée d'un fait divers qui a eu lieu en 1995.

Il y a des pièces qui divertissent, qui amusent ou qui font rire. *Froid*, avec sa pertinence, fait réfléchir et elle est même essentielle dans un monde où l'intolérance et la haine envers l'autre semblent toujours avoir leur place.

MONMONTGALME.COM - CRITIQUE

Froid, la pièce dont vous ne sortirez pas indemnes

MÉLANIE TRUDEL, 21 FÉVRIER 2017

Une ruelle en fin d'après-midi, dans un patelin calme empreint de nature, de nombreuses canettes de bière, des pas lourds, des regards de plomb, une musique angoissante; telle est la table mise de cette entrée de jeu dans la pièce, Froid, présentée en ce moment à Premier Acte.

« On est en danger, il faut qu'on réagisse, peut-être même d'une façon violente ». À proximité d'un jeune leader d'extrême droite, deux adolescents font leur chemin vers un nazisme actualisé, incubé au creux du ventre, et un radicalisme impardonnable. Comme autant de battements d'ailes, nous voltigeons entre racisme, intolérance, peur de l'autre, complot et haine, qui créent en nous une panique à laquelle nous avons, par instants, envie de mettre fin.

La mise en scène, simple, mais extrêmement efficace, nous permet de constater à quel point les graines de la douleur, des sévices, du mal-être, de l'abandon, du manque d'amour, et des préjugés, semées tout au long de l'existence parfois d'une manière transgénérationnelle, peuvent mener ô combien plus loin que nous le supposons.

Les quatre comédiens nous offrent une prestation extraordinaire d'une sincérité et d'une crédibilité saisissantes. Leurs personnages, encarcannés dans leurs propres codes et modes de communication dont la violence, dédaigneuse, inouïe, est banalisée au plus haut point, s'enlissent petit à petit vers un destin qui les dépassera tous, sans résipiscence.

David Bouchard incarne un être si assumé, agressif, ordurier, blessant, d'un charisme si absolu que j'en suis venue à comprendre que le discours importe moins que l'attitude lorsqu'il est temps de convaincre, de recruter, de former à la haine, même poussée à l'extrême, au paroxysme de la noirceur de l'âme humaine. L'influence sans remise en doute qu'il exerce sur les autres personnages est si totale que nous réalisons que la légitimité de ses propos peut devenir évidente à qui n'a pas d'esprit critique.

Olivier Arteau joue une victime parfaite, prise au piège, séquestrée en plein air à quelques pas de chez lui. Et toute la bonne volonté et la raison qu'il insuffle se trouvent muselées, dépossédées, anéanties. Devant les affres qu'il subit, le cœur nous serre. Jusqu'au dernier instant, nous nourrissons l'espérance du beau l'emportant sur le vil, sur la putréfaction, en vain.

Dayne Simard, campe avec justesse un Ismael naïf et dépassé que nous avons envie de secouer. Et Ariane Bellavance-Fafard, convaincante, est remarquable dans son rôle de jeune femme déstabilisée, crédule, guidée par son propre ressentiment intérieur et son désir de plaisir.

Alexander Peganov a su extorquer toute la puissance des propos et les transmuier en chorégraphies de combats si réalistes qu'à plusieurs reprises, j'ai eu envie de me lever pour m'interposer.

La tension, à couper au couteau, la dégénérescence qui sabotent à grands coups de hache toutes nos convictions d'une fin heureuse laissent place à l'accablement. Et un instant de malaise témoigne de la stupéfaction générale qui précède des applaudissements mitigés. Arme à deux tranchants, cette pièce émeut les âmes inoffensives, mais peut aussi, à mon avis, animer et nourrir les esprits tordus. Elle demeure néanmoins l'une des meilleures pièces à laquelle j'ai eu l'honneur d'assister cette année.

Froid, mise en scène par Olivier Lépine, présentée au théâtre Premier Acte jusqu'au 4 mars, est une pièce pertinente et nécessaire qui s'inscrit parfaitement dans nos questionnements actuels sur le racisme, l'intolérance, la fermeture et la violence qui sévissent récemment à Québec.

LE DEVOIR - PRÉ-PAPIER

Les origines du mal

MARIE LABRECQUE, 3 FÉVRIER 2017

«Froid» s'attaque avec une synchronicité glaçante au discours haineux débouchant sur la violence.

« Instinctivement, on sentait que ça grondait. » Sans jouer les prophètes, les artistes, en branchant leur sensibilité sur leur société, ont souvent le don d'en capter les remugles souterrains. Par une de ces tragiques synchronicités, des créateurs de la Vieille Capitale s'apprêtent ainsi à présenter une pièce abordant de front un discours haineux et raciste qui débouche sur la violence. Les comédiens David Bouchard et Dayne Simard ont eux-mêmes proposé au metteur en scène Olivier Lépine de monter Froid du Suédois Lars Norén, qui prendra l'affiche à Premier Acte le 14 février.

Même si le récit en question diffère foncièrement de la tuerie dans la mosquée, les interprètes avouent un malaise devant une représentation si rapprochée de l'événement qui secoue leur ville. Délicat. « Mais je pense que le show est d'autant plus pertinent, ajoute David Bouchard. Il peut aider à comprendre les origines de ce mal. Il y avait toujours la possibilité que le public puisse dire : oui, mais ça ne se passe pas ici, au Québec. Maintenant, ça va être difficile de le nier totalement. » Car si la dure pièce dépeint une situation différente, « les mêmes ressorts, les souches de la violence » y sont à l'oeuvre.

Le grand dramaturge de 15 novembre — pièce basée sur le journal d'un tueur de masse — s'inspire encore une fois d'un fait divers : un meurtre gratuit commis en 2001 par trois jeunes Suédois d'allégeance néonazie. Dans Froid, c'est le dernier jour d'école et de jeunes désœuvrés passent le temps en buvant. Jusqu'à ce que survienne un camarade de classe, issu d'une famille plus aisée qui l'a adopté en Corée...

« Lorsque j'ai lu ce texte la première fois, durant la crise des migrants, ce qui m'a immédiatement frappé, c'étaient les arguments que les néonazis utilisaient pour se défendre, raconte Dayne Simard. C'étaient des choses que j'entendais dans la rue, dans nos radios. Quand le débat sur l'immigration faisait rage, c'était vraiment les arguments utilisés. Et avec Trump qui montait aux États-Unis, on se disait : ça peut arriver. Si on continue dans cette voie-là, avec ces arguments-là, ça ne mène à rien d'autre qu'à de la haine, ou au rejet d'une certaine classe ou d'un certain type de personne. »

Le comédien a ainsi reconnu, fasciné, un certain discours identitaire (et victimaire). « Tout le passage sur comment on n'a plus le droit de garder nos symboles, qu'il faut se plier devant les nouveaux arrivants... Ce sont des arguments que j'entendais beaucoup. »

Mais en fin de compte, Froid traite surtout « de détresse psychologique et des raisons qui peuvent mener des jeunes à poser un tel acte. Ce n'est pas seulement du racisme, selon moi. Plusieurs autres facteurs ont poussé les personnages à la haine. L'incapacité d'exprimer ce qu'ils vivent. Le manque de curiosité. La jalousie, le sentiment d'injustice. Ils sont d'une classe plus défavorisée, ils ont lâché l'école, ils ont des parents absents ». Ou carrément abusifs.

Karl, la victime, choisit le dialogue, tente de discuter avec ses assaillants, de déconstruire leur argumentaire. Et c'est là qu'intervient, comme disait Gilles Vigneault, leur terrible manque de vocabulaire. « Parce que Karl argumente, je crois qu'il finit par ébranler ses bourreaux, poursuit le comédien. Et, faute d'arguments, ceux-ci vont en venir à le tabasser. »

Froid donne, comme on le fait rarement, la parole aux « méchants ». Le dramaturge y fait entendre sans fard leur rhétorique, parfois dans toute sa laideur, tout en montrant jusqu'à quelle extrémité elle peut conduire. « Norén rejette ce genre d'idées. Mais il nous permet vraiment d'essayer de comprendre ces jeunes-là », dit David Bouchard. Comme son collègue, il rejette la tentation de les voir simplement comme des monstres. Catégoriser ainsi ces marginaux, c'est peut-être s'empêcher de surmonter le problème, croit-il. « Il faut au moins essayer de comprendre le phénomène. On ne doit pas se fermer au fait que la violence existe, et je pense qu'elle existe en chacun de nous. »

Le bouc émissaire

Afin d'élargir la perspective de la pièce, d'éviter de réduire ce type de discours à un problème strictement masculin, la production a confié l'un des rôles d'agresseurs à une actrice « très féminine ». Paradoxalement, Lars Norén avait aussi inclus un musulman dans son trio de bourreaux. Un natif de Bosnie complètement aliéné et accepté des deux autres parce qu'il a épousé leur idéologie de suprémacistes blancs...

« C'est une grande réflexion sur les boucs émissaires dans une société », explique David Bouchard. Sur ce besoin qu'éprouvent certains groupes et individus de s'élever en en considérant d'autres comme inférieurs, ou allant plus mal qu'eux. « Les personnages gardent Ismaël autour pour avoir un compagnon un peu plus pauvre. Ils se servent de lui, c'est de lui qu'ils peuvent rire ensemble. » Le comédien, qui a passé une partie de sa jeunesse au Texas, se rappelle le traitement alors réservé à un camarade d'origine indienne : « On se tient avec lui, mais il devient facilement un bouc émissaire parce qu'il est différent. »

Même si la situation décrite est extrême et le contexte, étranger — la pièce a été conservée en Suède malgré une langue, ce « lien direct à l'émotion », québécois —, David Bouchard espère que la représentation va inciter les spectateurs à examiner leurs comportements. Il cite sa propre incapacité, parfois, à s'opposer aux arguments intolérants durant une conversation. « J'espère que la pièce va susciter la discussion sur les petites choses qu'on peut faire. »

LE SOLEIL - PRÉ-PAPIER

Froid, une pièce cruellement d'actualité

GENEVIÈVE BOUCHARD, 10 FÉVRIER 2017

(Québec) Deux semaines après l'attentat qui a fauché six vies au Centre culturel islamique de Québec, la jeune compagnie La brute qui pleure arrive à Premier Acte avec la pièce *Froid*, qui dissèque crûment un crime ancré dans le racisme et la xénophobie. Entretien avec les instigateurs du projet, Dayne Simard et David Bouchard.

Du théâtre dont on ne sort pas indemne

Quand ils ont choisi de monter *Froid*, pièce violente de Lars Norén ancrée dans le racisme et la xénophobie, David Bouchard et Dayne Simard croyaient en l'actualité et en la pertinence de son propos. Puis, l'horreur du 29 janvier a frappé. « Nous, on préparait le spectacle en disant que c'est le genre de trucs qui peuvent arriver, résume Simard. Et là, arrive ce dimanche soir. Ça ramène tellement au concret... »

Créée en 2003 par l'auteur et metteur en scène suédois Lars Norén, *Froid* (*Kyla* de son titre original) est ancrée dans un fait divers sordide. En 1995, un ado de 14 ans d'origine

tchèque, John Hron, a été torturé puis assassiné par de jeunes néonazis. Selon le récit qui a été fait du crime, Hron a refusé d'obéir lorsque ses assaillants le pressaient de dire qu'il «aimait les nazis». Ce courage de la victime face à ses tortionnaires, Norén le place aussi au centre de sa pièce, dont l'issue ne s'avère pas plus rose que l'histoire bien réelle qui l'a inspirée.

Dans *Froid*, c'est plutôt Karl, un adolescent né en Corée, mais adopté en bas âge par une famille suédoise aisée, qui passera un sale quart d'heure aux mains d'un trio claironnant sans gêne ses idées d'extrême droite. Célébrant la fin des classes dans une clairière, Keith, Anders et Ismaël boivent bière par-dessus bière en multipliant les déclarations à l'emporte-pièce sur la «pureté de la race», sur les «importés» qu'il faudra «tuer à la guerre», les musulmans «qui sont pas des humains» (même si la famille de l'un d'eux est de cette confession), les Somaliens «qui puent»... Et on en passe. L'arrivée de Karl, qui passait par là par hasard, déclenchera un inquiétant jeu du chat et de la souris. Parce que celui-ci a appris à répondre à l'intimidation par le dialogue. Et parce que ses opposants auront avant longtemps envie de répliquer à ses arguments avec leurs poings.

«Pas grand-chose à perdre»

Cofondateurs de *La brute qui pleure*, David Bouchard et Dayne Simard proposent avec *Froid* le premier spectacle de leur toute jeune compagnie. Dans une mise en scène d'Olivier Lépine, ils partageront dès mardi les planches de Premier Acte avec Ariane Bellavance-Fafard et Olivier Arteau-Gauthier.

Au moment de déposer le projet, fin 2015, les deux comédiens lui trouvaient une résonance dans le débat entourant la Charte des valeurs, celui qui a accompagné l'arrivée de réfugiés syriens (ils citent la banderole «Réfugiés, non merci» qui est apparue sur une passerelle de l'autoroute Henri-IV à l'automne 2015) et la popularité grandissante aux États-Unis du candidat (qui allait devenir président) Donald Trump.

«En lisant la pièce, on pouvait vraiment faire un parallèle avec ce qu'on entendait à la radio ou dans notre entourage. Sur le coup, ça sonne correct, c'est quelqu'un qui exprime des idées. Ces arguments-là, comme ceux qui touchent aux symboles religieux, ils peuvent paraître anodins dans le quotidien. Mais lorsqu'on les entend de la bouche de quelqu'un qui est prêt à aller jusqu'au bout parce qu'il n'a pas grand-chose à perdre, ça n'a pas le même impact...», explique Dayne Simard.

La pièce se passe en Suède, mais dès le départ, l'équipe a souhaité la rapprocher du public d'ici en adaptant la traduction en français québécois. «L'une des inquiétudes qu'on avait, c'était que les gens dans la salle disent : "Oui, mais ça ne se passe pas ici, ça se passe loin"», note David Bouchard. Évidemment, la fusillade qui a fauché six hommes au Centre culturel islamique le 29 janvier fait résonner encore plus fort les enjeux décrits par Norén dans *Froid*.

«Ça nous a rentré dedans, ajoute Bouchard. Dix minutes après que ce soit arrivé, toute l'équipe se textait. On se disait que tout devenait un peu trop actuel, qu'on n'était plus trop à l'aise avec telle ou telle affaire, qu'il fallait qu'on se parle. Après réflexion, on a réalisé que notre *show* devenait d'autant plus pertinent.»

Dayne Simard et David Bouchard sont conscients que la violence de certaines répliques semblera décuplée dans le contexte. «Il y a des affaires qu'on dit... Émotionnellement, c'est *tough!* confie Bouchard. Je ne suis pas certain d'avoir envie que mes parents me voient dire ça. J'ai joué des méchants dans ma vie, mais c'est la première fois que je ressens ce genre de pudeur.»

Après la tuerie de Sainte-Foy, *La brute qui pleure* a annulé la mise en ligne d'une vidéo promotionnelle dont le ton un peu humoristique semblait désormais inapproprié. Mais le moteur du spectacle demeure le même aux yeux de ceux qui l'ont porté.

«Si on a choisi cette pièce, c'est parce qu'on voulait que ça brasse le monde, évoque David Bouchard. Même en enlevant ce qui s'est passé à la fin janvier, on savait que ça ferait réagir. Moi, j'aime faire de la comédie aussi, mais on dirait que j'aime le théâtre dont on ne sort pas indemne. On va aller vers des choses qui font que souvent, les gens regardent ailleurs plutôt que de les regarder en face.»

Un portrait, mais pas de réponses

Les jeunes tortionnaires décrits par Lars Norén dans la pièce *Froid* viennent de familles plus ou moins fonctionnelles, sont peu instruits, peuvent souffrir de problèmes de santé mentale, se laissent influencer par leurs pairs... Les motivations qui nourrissent leur racisme et leur violence prennent racines dans une multitude de facteurs.

«C'est un spectacle qui regarde le problème dans son ensemble. Qu'est-ce qui fait que ces jeunes ont pu en arriver là, à tabasser quelqu'un à mort? Il y a beaucoup de contexte. Il est question de pères absents, de santé mentale, les personnages qui n'ont pas un gros rapport avec l'école...» observe le comédien Dayne Simard. «Ils ne trouvent leur place nulle part, alors ils sentent qu'ils se la font voler», ajoute son confrère David Bouchard, selon qui le texte de Norén expose une problématique sans y donner de réponse.

À sa manière, l'auteur suédois brouille les cartes en incluant dans son trio d'agresseurs un jeune musulman, tantôt souffre-douleur et tantôt complice de ses camarades aux allégeances néonazies. L'équipe de *La brute qui pleure*, qui présentera *Froid* dès mardi à Premier Acte, ajoute son grain de sel à la proposition en confiant le rôle de l'un des assaillants à une femme, Ariane Bellavance-Fafard.

«Cette violence-là, elle n'est pas exclusivement masculine», avance Dayne Simard. «Ça donne une autre dynamique aux situations, renchérit David Bouchard. Il y en a des hommes qui sont victimes de violence de leur femme. C'est intéressant d'aller voir comment ça se traduit dans un corps féminin.»

Extraits

«Si les gens préfèrent vivre avec les leurs et vivre dans le pays que leurs ancêtres ont fondé pis qu'ils veulent pas se mêler à d'autres races... Je dis pas que ces races-là valent moins ou qu'elles n'ont pas le droit d'exister, mais ces gens-là doivent pas venir et s'imposer dans les autres cultures, les autres religions pis réclamer ce qu'un autre peuple a bâti juste parce qu'ils sont persécutés dans leur propre pays et demandent l'asile. Y'a du monde qui débarquent de partout, bientôt on va couler, esti... On peut pas défendre nos propres droits?»

«On a même pus le droit de faire de la catéchèse à l'école, mais on apprend tout' sur les musulmans pis les juifs. C'est dégueulasse qu'on apprenne aux enfants suédois à se sentir coupables par rapport aux juifs à cause de ce qui est arrivé en Allemagne, y'avaient rien à voir là-dedans.»

- *Extraits de Froid de Lars Norén, Traduction de Katrin Ahlgren, en collaboration avec Amélie Wendling. Rapprochements au vernaculaire québécois par La brute qui pleure*